

<https://www.pressegauche.org/Daniel-Bensaïd-un-marxisme-de-la-bifurcation>



Daniel Bensaïd : un marxisme de la bifurcation

- Société - Gauche politique, intellectuelle et débats -



Date de mise en ligne : mardi 25 février 2020

Copyright © Presse-toi à gauche ! - Tous droits réservés

Dix années après sa disparition, la pensée de Daniel Bensaïd reste plus que jamais vivante. Daniel Bensaïd a le mérite d'avoir introduit dans le lexique marxiste un concept nouveau : la bifurcation. Il a, pour ainsi dire, esquissé les grands traits de ce qu'on pourrait nommer un marxisme de la bifurcation.

Tiré du [blogue de l'auteur](#).

Dix années après sa disparition, la pensée de Daniel Bensaïd reste plus que jamais vivante : on le lit et on le discute non seulement en France, mais au Brésil, en Espagne, aux Etats Unis et ailleurs dans le monde. Rarement l'imagination révolutionnaire a trouvé une expression aussi percutante à notre époque.

Quelques remarques personnelles tout d'abord. Daniel Bensaïd et moi avons milité ensemble dans la Ligue Communiste Révolutionnaire ; nous avons aussi participé à la fondation du Nouveau Parti Anticapitaliste. Nous n'étions pas toujours dans la même tendance de la LCR, mais nous partageons le désir d'associer Leon Trotsky à Ernesto Che Guevara, ainsi que la passion pour les luttes révolutionnaires en Amérique Latine. A plusieurs occasions nous sommes intervenus ensemble dans les débats entre marxistes brésiliens. Nous avons aussi quelques désaccords, puisque Daniel était un authentique léniniste - mais capable d'une lecture subtile et novatrice de Vladimir Ilitch - et moi un adepte, mieux, un amoureux, de Rosa Luxemburg.

La découverte de Walter Benjamin, vers la fin des années 1980, nous a beaucoup rapprochés. Mon livre *Redemption et Utopie*, de 1988, où il est longuement question de Benjamin, l'a intéressé, malgré son peu d'appétence pour la religion. Je lui ai proposé à cette époque d'écrire un article ensemble sur l'auteur des Thèses Sur le concept d'histoire et il m'a répondu : « pourquoi pas un livre ensemble ? ». Mais finalement il l'a écrit lui-même, et ce fut un de ses travaux les plus importants. Par ailleurs, nous avons quelques divergences : Daniel était loin de partager mon enthousiasme pour le romantisme anticapitaliste, l'utopie communiste et la théologie de la libération. Il observait avec une distance teintée d'ironie mes promenades sur ces sables mouvants ; mais nous avons en commun l'attrance pour Charles Péguy - un auteur que j'ai découvert grâce à Daniel ; simplement je le voyais comme un romantique et un socialiste chrétien et Daniel comme un classique et un socialiste amoureux de Jeanne d'Arc...

En 2005 nous avons écrit un article à quatre mains, sur « Auguste Blanqui, communiste hérétique », une définition qui s'applique très bien à Daniel lui-même. Il parut dans un livre collectif édité par nos amis Philippe Corcuff et Alain Maillard, *Les socialismes français à l'épreuve du pouvoir*. Pour une critique mélancolique de la gauche (Paris, Textuel, 2006). Nous admirions beaucoup Blanqui, cet adversaire implacable de la bourgeoisie, de l'idéologie positiviste et des doctrines du progrès, et nous nous sommes mis d'accord sur l'interprétation de ses écrits, lors d'amicales discussions au Café « Le Charbon ». Notre principale divergence ne concernait pas Blanqui, mais Marx. Daniel critiquait ce qu'il considérait comme une « démarche sociologique » du père fondateur : la croyance que la concentration des ouvriers dans les usines conduit nécessairement à la prise de conscience et à l'organisation ; j'insistais sur le point que, pour la philosophie de la praxis marxienne, c'est l'expérience de lutte qui produit la conscience de classe. Nous avons trouvé un compromis...

Comme beaucoup de gens, j'ai senti sa disparition comme une perte irréparable pour notre cause. Mais il nous a laissé son oeuvre, dont le potentiel critique et émancipateur est inépuisable.

Le tournant de 1989

Daniel avait écrit quelques livres importants sur la stratégie révolutionnaire avant 1989, mais à partir de cette année, avec la publication de *Moi la Révolution : Remembrances d'un bicentenaire indigne* (Gallimard, 1989) commence une nouvelle période, qui se caractérise non seulement par une énorme productivité - des dizaines d'ouvrages, dont plusieurs consacrés à Marx - mais aussi par une nouvelle qualité littéraire d'écriture, un fantastique bouillonnement d'idées, une étonnante inventivité. Les raisons de ce tournant, à la fois personnelles, politiques et historiques sont complexes, et gardent une part de mystère.

Malgré leur très grande diversité, ces écrits ne sont pas moins tissée de quelques fils rouges communs : la mémoire des luttes - et des défaites - du passé, l'intérêt pour les nouvelles formes d'anticapitalisme, et la préoccupation pour les nouveaux problèmes qui se posent à la stratégie révolutionnaire. Sa réflexion théorique était inséparable de son engagement militant, qu'il écrive sur *Jeanne d'Arc - Jeanne de guerre lasse* (Gallimard, 1991) - ou sur la fondation du NPA (*Prendre Parti*, avec Olivier Besancenot, 2009).

Ses écrits ont par conséquent une forte charge personnelle, émotionnelle, éthique et politique, qui leur donne une qualité humaine peu ordinaire. La multiplicité de ses références peut dérouter : Marx, Lénine et Trotsky, certes, mais aussi Auguste Blanqui, Charles Péguy, Hannah Arendt, Walter Benjamin, sans oublier Blaise Pascal, Chateaubriand, Kant, Nietzsche et beaucoup d'autres. Malgré cette étonnante variété, apparemment éclectique, son discours n'est pas moins d'une remarquable cohérence.

Le pari mélancolique (1997)

Tous les livres de Daniel enrichissent la culture révolutionnaire, mais celui que je préfère c'est *Le Pari Melancolique* (Fayard, 1997). C'est un choix personnel et donc arbitraire. Mais il me semble que c'est dans cet ouvrage qu'il va le plus loin dans le renouveau de la pensée marxiste. Il a été rédigé dans un moment critique des années 90, à la fois plombé par la charge négative de la restauration capitaliste, sans véritable résistance, en Russie et les autres pays de l'Est, mais aussi éclairé par l'étoile de l'espérance, grâce au soulèvement Zapatiste de 1994 et, surtout, au formidable mouvement de révolte ouvrière et populaire de 1995 en France.

Dans mon exemplaire du livre Daniel a inscrit une dédicace, qui fait référence à nos intérêts communs, mais ne renonce pas à marquer, dans une petite parenthèse, sa différence : « A Michael, *Le Pari Melancolique*, sur l'actualité (profane) de la raison messianique, amicalement, Daniel ».

La première partie du livre est un diagnostic lucide du "désajustement du monde" qui résulte de globalisation capitaliste. Il ne se limite pas, comme tant d'autres marxistes, à parler de la crise économique, mais se situe d'emblée dans une perspective écologique, en constatant la discordance explosive entre le temps marchand et le temps biologique. Il est un des premiers, dans la mouvance marxiste révolutionnaire, à se rendre compte de l'importance capitale de la crise écologique.

Daniel constate que la régulation marchande est à courte vue : sa logique déprécie le futur et ignore les effets d'irréversibilité propres à la biosphère. Elle pressuppose une nature exploitable et corvéable à merci. Comme l'écrivait ce grand précurseur du libéralisme contemporain qui s'appelle Jean Baptiste Say, "les richesses naturelles sont inépuisables car sans cela nous ne les obtiendrons pas gratuitement". Alors que les rythmes naturels s'harmonisent sur des siècles ou des millénaires, la raison économique capitaliste cherche des gains rapides et des profits immédiats.

La biosphère, souligne Daniel Bensaïd en s'appuyant sur les travaux de René Passet, possède sa propre rationalité immanente, irréductible à la raison mécanique du marché. Les valeurs écologiques ne sont pas convertibles en valeurs marchandes, et réciproquement. Comme l'illustre la controverse sur les écotaxes, les effets et les coûts

écologiques ne sont pas traduisibles dans la langue misérable de la mesure marchande. Il nous faut une alternative anticapitaliste : l'eco-communisme.

La globalisation est aussi traversée d'une autre contradiction, non moins dangereuse : la rationalité formelle de la mondialisation capitaliste favorise partout l'irrationalité des paniques identitaires, l'universalité abstraite du cosmopolitisme marchand déchaîne les particularismes et durcit les nationalismes. Dans cet univers régi par la loi du profit, soumis à la tyrannie sans visage du capital, les murs ne sont pas abolis, ils se déplacent : ainsi l'Europe de Schengen, ceinturée de miradors. On pourrait ajouter en 2020 : et noyant dans les eaux de la Méditerranée des dizaines de milliers de migrants.

L'internationalisme de classe reste la meilleure réponse face aux nationalismes tribaux et aux impérialismes. Il est l'héritier de l'universalité de la raison proclamée par la philosophie des Lumières et de la conception révolutionnaire de la citoyenneté - ouverte aux étrangers - de la constitution républicaine du 24 juin 1793, adoptée par une Convention ou siégeaient - mais pas pour longtemps ! - Anarcharsis Cloots et Thomas Paine. Enfin, la solidarité avec l'"autre" s'appuie sur une vieille tradition qui remonte à l'Ancien Testament : vous n'opprimerez pas l'étranger parce que vous avez été étrangers - et sans-papiers - en pays d'Égypte...

La dernière partie du livre, "La révolution en ses labyrinthes", est à mes yeux la plus novatrice et la plus "inspirée" de l'ouvrage. On y trouve des nombreuses références vétero-testamentaires. Juif non-juif - au sens donné à ce terme par Isaac Deutscher - athée et anti-sioniste, Daniel ne s'intéressait pas moins à la tradition juive, au messianisme, au marranisme, aux prophètes. Le prophète biblique, comme l'avait déjà suggéré Max Weber dans son travail sur le judaïsme antique, ne procède pas à des rites magiques, mais invite à agir. Contrairement à l'attentisme apocalyptique et aux oracles d'un destin inexorable, la prophétie est une anticipation conditionnelle, qui cherche à conjurer le pire, à tenir ouvert le faisceau des possibles.

À l'origine de la prophétie, dans l'exil babylonien, se trouve une exigence éthique qui se forge dans la résistance à toute raison d'État. Cette haute exigence traverse les siècles : Bernard Lazare, le dreyfusard et socialiste libertaire était, selon Péguy, un exemple de prophète moderne, animé par une "force d'amertume et de désillusion", un souffle d'indomptable de résistance à l'autorité.

Ceux qui ont résisté aux pouvoirs et aux fatalités, tous ces "princes du possible" qui sont prophètes, hérétiques, dissidents et autres insoumis, se sont sans doute souvent trompés. Ils n'ont pas moins tracé une piste, à peine lisible, et sauvé le passé opprimé du grossier pillage des vainqueurs.

Selon Daniel Bensaïd, il y a de la prophétie dans toute grande aventure humaine, amoureuse, esthétique ou révolutionnaire. La prophétie révolutionnaire n'est pas une prévision, mais un projet, sans aucune assurance de victoire. La révolution, non comme modèle pré-fabriquée, mais comme hypothèse stratégique, reste l'horizon éthique sans lequel la volonté rénonce, l'esprit de résistance capitule, la fidélité défaille, la tradition (des opprimés) s'oublie. Sans la conviction que le cercle vicieux du fétichisme et la ronde infernale de la marchandise peuvent être brisés, la fin se perd dans les moyens, le but dans le mouvement, les principes dans la tactique.

La bifurcation et le pari

Daniel a le mérite d'avoir introduit dans le lexique marxiste un concept nouveau : la bifurcation. Il a, pour ainsi dire, esquissé les grands traits de ce qu'on pourrait nommer un marxisme de la bifurcation. Certes, Blanqui utilisait ce terme, mais dans un contexte astronomique ; Rosa Luxemburg ne fait pas usage du mot, mais l'idée est au cœur de la Brochure Junius de 1915 : socialisme ou barbarie. Daniel cite peu Rosa Luxemburg : il me semble que c'est une limitation... Mais sa démarche va plus loin.

Sa relecture de Marx, à la lumière de Blanqui, de Walter Benjamin et de Charles Péguy, le conduit à concevoir l'histoire comme une suite d'embranchements et de bifurcations, un champ de possibles où la lutte des classes occupe une place décisive, mais dont l'issue est imprévisible. L'idée de révolution s'oppose à l'enchaînement mécanique d'une temporalité implacable. Réfractaire au déroulement causal des faits ordinaires, elle est, pour Walter Benjamin comme pour Bensaïd, interruption.

Il s'ensuit que l'engagement politique révolutionnaire n'est pas fondé sur une quelconque "certitude scientifique" progressiste mais sur un pari raisonné sur l'avenir. Daniel s'inspire ici des remarquables travaux - trop oubliés aujourd'hui - de Lucien Goldmann sur Pascal : pour le penseur janséniste du XVIIe, l'existence de Dieu ne peut pas être démontrée par des faits ; elle ne peut être, pour le croyant, qu'un pari sur lequel il engage sa vie. Selon Goldmann, un raisonnement analogue - mais profane- s'applique à l'avenir socialiste de l'humanité : il s'agit d'une espérance que l'on ne peut démontrer « scientifiquement » mais sur laquelle il faut parier et ainsi engager son existence toute entière. Le pari est inéluctable, dans un sens ou dans l'autre : comme l'écrivait Pascal, il faut parier, nous sommes embarqués ; toute action, tout engagements est nécessairement fondée sur un pari, elle est donc un « travail pour l'incertain ». Dans la religion du dieu caché (Pascal) comme dans la politique révolutionnaire (Marx), conclut Daniel, l'obligation du pari définit la condition tragique de l'homme moderne.

Comme l'observe avec pertinence Enzo Traverso, dans son beau livre *Melancolie de gauche* (2016), la pensée de Daniel Bensaïd était en rupture avec l'historicisme staliniste du PCF, qui reproduisait certains des traits de la social-démocratie allemande critiquée par Walter Benjamin : vision linéaire de l'histoire comme croissance des forces productives, confiance dans le « progrès » et certitude de la victoire finale. [1]

Rien n'est plus étranger au révolutionnaire, insistait Daniel, que la foi paralysante en un progrès nécessaire, en un avenir garanti. Pessimiste, il ne refuse pas moins de capituler. Son utopie est celle du principe de résistance à la catastrophe probable. Le pari n'est pas un vœux pieux, une simple option morale : comme le soulignait déjà Lucien Goldmann, il se traduit dans l'action - c'est-à-dire, pour Daniel, l'action stratégique, l'intervention militante au coeur des contradictions de la réalité.

[1] E.Traverso, *Melancolie de Gauche*, Paris, La Découverte, 2016. Traverso dédie tout un chapitre de son livre à Bensaïd, qui été sans doute un des inspirateurs de sa recherche.